

DANA SPIOTTA

Indocile

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yoann Gentric

ACTES SUD

pour Agnes et Emy

*Dans vos veines coule comme un sang
de forêt sauvage.*

MARY RUEFLE, *Pause.*

2017

I

SAM

Une façon de comprendre ce qui lui était arrivé (ce qu'elle avait fait arriver, ce qu'elle avait tenu à ce qu'il lui arrive) : tout avait commencé par la maison. C'était la maison en elle-même, mais aussi là où la maison se trouvait, là où elle avait découvert qu'elle voulait se trouver elle aussi. C'était un cottage Arts and Crafts* abandonné et délabré dans un quartier relégué de la ville de Syracuse qui avait autrefois bouillonné de vie.

* Né dans les îles Britanniques durant la seconde partie du XIX^e siècle en réaction à la révolution industrielle, le mouvement Arts and Crafts, qui mène une quête d'excellence pour tous dans les arts décoratifs, se développe aux États-Unis à l'aube du XX^e siècle. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

La maison était juchée sur une toute petite parcelle de Highland Street, rue tracée à la crête d'une colline que bordait une longue étendue d'herbe et d'arbres. On aurait dit un petit parc en pente, mais c'était en fait un cimetière dont les vieilles tombes étaient massées dans le coin sud-ouest. Sauf à être allergique aux tombes – et Sam ne l'était pas – ce coteau de verdure était vraiment joli. La rue elle-même offrait un vaste panorama sur le centre historique de la ville. On apercevait les clochers des églises et on voyait que la petite cité était nichée dans une vallée cernée de collines. On apercevait même le dessin en forme de rein du lac Onondaga, bien qu'il soit souvent en partie voilé par des nuages bas. En regardant vers la gauche, ou par les fenêtres sur le côté de la maison, on apercevait l'université de Syracuse sur une autre colline. On la repérait grâce à la bulle blanche, basse et matelassée du Carrier Dome (stade qui devait son nom à la multinationale de la climatisation Carrier, quoiqu'elle se soit presque entièrement retirée de la ville – tout ce qu'il en restait, c'était une poignée d'emplois ouvriers, le dôme et Carrier Circle, un rond-point dangereux que Sam détestait). Peu après avoir aperçu le dôme,

on remarquait les flèches et les tourelles des divers bâtiments de l'université.

La décision de quitter son mari – l'acte de le quitter, vraiment – prit corps au moment où elle fit une offre pour la maison. C'était un dimanche ; Sam s'était réveillée à cinq heures du matin, incapable de dormir plus longtemps. Elle avait attribué ce réveil inutilement précoce à l'approche de la ménopause. Elle avait toujours ses règles chaque mois, mais des choses s'étaient mises à changer dans son corps, et même dans son cerveau. Comme le fait de se réveiller d'un seul coup à cinq heures un dimanche matin, son esprit passant de la torpeur à une intraitable lucidité, comme si elle avait déjà bu un café. Et comme lorsqu'elle avait bu un café, elle se sentait alerte, boostée d'adrénaline, mais elle ressentait aussi la fatigue sous-jacente, la lassitude. Ce matin-là, le bois du parquet était froid sous ses pieds nus, mais pas moyen de trouver ses chaussons. Il faisait encore nuit. Elle s'efforça de ne pas réveiller son mari. Elle se servit de son téléphone pour s'éclairer jusqu'à la salle de bains. Elle urina, tira la chasse, se lava les mains. Elle se brossa les dents sans se regarder dans le miroir. Elle remonta les stores pour jeter un œil dehors. L'aube pointait peu à peu dans le ciel et une quinzaine de centimètres de neige étaient tombés pendant la nuit. C'était l'une de ces giboulées neigeuses de mars dont Syracuse avait le secret. Tout le monde s'en plaignait parce qu'on "était censé être au printemps", mais à quoi bon ? À Syracuse le printemps n'arrivait jamais en mars. Du reste, sous la lumière printanière, les neiges de mars étaient souvent spectaculaires. Le soleil qui se levait lentement jetait maintenant une lueur rose et

or et, sur la neige, une petite croûte de glace scintillait sous l'éclat du ciel et des réverbères. Tout semblait beau : les arbres, les toits, jusqu'aux voitures encroûtées de sel. Et comme la plupart des spectacles époustouffants de beauté, c'était presque trop, trop théâtral, quasi racoleur. Sam adorait la théâtralité des neiges de mars. Mars voulait dire que le ciel serait clair, éblouissant de clarté, loin de l'obscurité nébuleuse de janvier et de la monotonie grise et piteuse de février, le pire des mois. À mesure que le jour avancerait, des ombres nettes se découperaient sur la croûte neigeuse, la clarté ferait plisser les yeux et, s'il n'y avait pas de vent, on pourrait ouvrir son manteau. Dans ces moments-là, Syracuse ressemblait à une piste de ski du Colorado. Le mois de mars était différent parce que la lumière apportait la promesse du printemps et que la neige rendait tout ravissant, sous ce manteau frais et immaculé.

Mais voici le plus important : Sam pensait être la seule personne au monde à trouver merveilleuses les tempêtes de neige de la fin mars, et elle en concevait une certaine fierté. Toujours, elle aimait à s'imaginer subtilement différente des autres, savourant la tension et le mystère qu'il y avait à paraître ordinaire en surface tout en étant douée d'une vie intérieure radicale et originale. Par exemple, du temps où elle faisait les soldes au Talbots de DeWitt en compagnie des autres dames des *suburbs* de son âge et de sa classe sociale, elle se considérait à part. Certes, elle avait découvert que les robes trapèzes ou fourreaux unies en point de Rome, les classiques, vous mettaient vraiment en valeur, étaient vraiment flatteuses ("flatteur", quel mot tragique) quand vient la grotesque déformation de la cinquantaine – un

floutage des contours, une rectangularisation, vraiment. Mais elle avait beau être là à faire son shopping sous l'influence d'une flopée de mails lui annonçant des ventes privées exceptionnelles, elle se croyait différente des autres. Intérieurement, elle se gaussait des manipulations calibrées, elle se moquait d'elle-même, elle percevait bien ce que ces coupes et ces couleurs BCBG connotaient en termes d'image de marque et de style de vie. Les tissus écossais classiques, les boutons sur les manches, les ballerines suggérant une sensibilité toute en bon goût et en discrétion. D'ailleurs, les autres femmes se faisaient peut-être les mêmes réflexions, le conformisme n'étant jamais l'objet d'une quête consciente – du moins dans l'Amérique d'aujourd'hui. Passé l'adolescence, plus personne ne se disait *Je veux ça parce que tout le monde l'a*. Non, Sam savait qu'on vous vendait l'idée que vous pouviez être indépendante d'esprit alors que vous achetiez la même chose que tout le monde. On vous permettait de conserver l'illusion précieuse et vaniteuse du libre arbitre. C'était le secret d'un consumérisme opérant dans un monde de clients avertis et réfléchis. Le sentiment de résistance de Sam était tout aussi fabriqué que son besoin de s'acheter des vêtements flatteurs. Elle croyait néanmoins (!) qu'entretenir de telles pensées autocritiques et autoréflexives en faisant son shopping la distinguait des autres femmes. À n'en pas douter. C'est pourquoi elle se considérait toujours comme une personne excentrique (fût-ce discrètement), qui ne pouvait s'accommoder d'une pensée ou d'une sensibilité conventionnelle.

Ces derniers temps, ce désir d'aller à rebours des conventions avait pris une urgence nouvelle, qui

allait bien au-delà des questions de goût et d'habillement. Un penchant à l'indiscipline, à la contradiction, même, l'animait. Il se cherchait un exutoire, un objet auquel s'appliquer. Et voilà maintenant (pas avant) que cet étrange état intérieur l'entraînait vers une extravagance (une imprudence) qui la déstabilisait totalement et qu'elle n'arrivait plus à réprimer.

Elle enfila la même tenue que la veille : un jean déformé et un pull noir à col boule. Elle n'avait plus envie d'ouvrir sa penderie bourrée de fringues. Pourquoi lui en fallait-il une telle quantité ? Au cours des derniers mois, des choses qui la captivaient jusqu'alors avaient cessé de l'intéresser.

Elle descendit sans faire de bruit et se prépara un café.

Sam avait pour habitude de parcourir les annonces immobilières en ligne. Comme tant de ménagères désœuvrées, visiter des maisons faisait partie de ses passe-temps. Elle savait que, comme elle, nombre de visiteurs venaient non pour acheter mais pour fouiner dans la vie des gens ou estimer la valeur du foncier ou fantasmer sur la vie nouvelle qu'engendrerait un cadre architectural différent. Cet élan-là, elle le comprenait. À un moment, elle avait même voulu étudier l'architecture (et l'histoire, et la question des femmes, et la littérature) mais elle s'en était dissuadée et, à la faveur de ce qu'elle avait présenté à ses amis comme un geste rétro, elle s'était mariée puis elle était tombée enceinte. Elle s'était contentée de devenir une amatrice d'architecture. Et une "mère au foyer" (expression qu'elle trouvait dégradante, comme si elle était une détenue assignée à résidence).

Elle avait la passion des vieux édifices insolites (et Syracuse en était riche) : ils recelaient un code

visible-mais-secret, rendaient présent le passé par des matériaux qu'on pouvait voir et toucher. Par exemple, l'église abandonnée d'East Fayette Street qui appartenait à l'AME Zion Church*. Sa toute petite forme parfaite reposait sur de solides et intactes fondations de calcaire. Un modeste clocher en briques effritées, à la peinture blanche écaillée, s'élevait à côté d'un grand vitrail gothique en ogive. Mais l'édifice était perdu dans le néant de béton qui bordait l'autoroute I-81, envahi de pousses d'érables et couvert de graffiti, et il y avait longtemps que les ouvertures en étaient condamnées. L'église appartenait à la plus ancienne congrégation noire de Syracuse et avait été bâtie cent ans plus tôt pour remplacer une église des années 1840 qui était un maillon du "chemin de fer clandestin**". De celle d'East Fayette Street, Sam avait vu de vieilles photos datant de l'époque florissante où c'était l'un des centres de la vie de la 15^e circonscription, avant que le quartier ne soit détruit au nom de la rénovation urbaine. Pourtant elle était là, échouée et oubliée. Syracuse était si riche d'histoire qu'elle pouvait se permettre d'en négliger des pans entiers. Quand Sam voyait un bâtiment que plus personne ne semblait voir, elle arrêtait sa voiture, en descendait, faisait le tour des lieux et posait même la main sur une brique en signe de communion et de respect. Dans toute la ville, de vieux immeubles ou maisons fascinants,

* L'Église épiscopale méthodiste africaine de Sion, qui est l'une des plus importantes Églises afro-américaines.

** *The Underground Railroad* : nom donné au réseau clandestin permettant à des esclaves noirs évadés de fuir vers le Canada ou les États abolitionnistes des États-Unis au cours de la première moitié du XIX^e siècle.

vides ou encore occupés, la convoquaient. Il lui arrivait de faire un détour dans le seul but d'apercevoir l'un de ses préférés.

Mais les visites immobilières lui offraient la chance rare de pouvoir pénétrer dans leur enceinte, ce qui constituait une expérience bien plus intime. Dès qu'elle franchissait le seuil d'une maison, elle en sentait l'espace modeler profondément qui elle était – ou serait. Chaque fois qu'elle avait l'occasion de pousser une porte, elle le faisait, ce qui déclenchait toujours un acte d'imagination, acte qu'elle adorait. Qu'est-ce que ça lui ferait de vivre ici, de se réveiller ici, de se disputer avec son mari ici ?

Cette annonce-ci l'intrigua parce qu'elle était reprise sur un compte Instagram s'adressant aux férus d'architecture :

Unique ! Villa Arts and Crafts conçue par Ward Wellington Ward en 1913. À vendre 38 000 \$!
Acheteurs intrépides uniquement - à rénover entièrement. La plupart des détails d'origine sont intacts. 110 Highland St., Syracuse,
le dimanche 26 mars de 11 h à 14 h.
Pour plus de détails, voir lien en bio
#vieillesbaraguespaschères #sauverlavieillepierre
#villa #rénovation #fenêtresàbattantsenprime

Elle fut la seule curieuse en mal de vies imaginaires à se rendre à la visite du 110 Highland Street ce dimanche matin là.

La maison tombait en ruine. La maison était splendide.

Elle avait des vitres à mailles de plomb, des étagères encastrées et des bancs-coffres. Deux de ces

banquettes étaient abritées par des claires-voies à montants de bois massif et (oh, son rêve !) placées de part et d'autre d'une cheminée ornée d'une faïence ouvragée (de la "faïence morave de Mercer"). Sam s'imagina assise dans ce "cantou", contemplant le feu, lisant un livre. La faïence était encrassée de couches de poussière, mais toujours intacte. Sam distinguait une histoire dans les images en relief. ("Saint Georges et le dragon", lui dit l'agent.) Les carreaux d'argile avaient été enduits d'un vernis rustique, irrégulier, de couleur rose, vert ou blanc. Elle les toucha du bout des doigts et éprouva une indéniable connexion. Dans un podcast, quelqu'un avait parlé de la pratique de l'"ancrage". C'était quand vous marchiez pieds nus dehors et laissiez la terre se connecter à votre corps. C'était censé vous rééquilibrer, rétablir vos rythmes circadiens ou quelque chose comme ça. Vous aider à surmonter le jet-lag. Ou c'était peut-être pour atténuer les effets d'une exposition régulière aux perturbateurs endocriniens. Ou pour contrecarrer l'influence des champs électromagnétiques, des ondes de basse intensité mais continues du wifi et des antennes relais. Ou peut-être tout ça à la fois, l'ancrage promu comme panacée pour tout l'organisme. Sam se gaussait de cette idée, avait même du mépris pour ces conneries New Age, et pourtant, quand ses doigts touchèrent le carrelage, elle se sentit *ancrée*. Il n'y avait pas d'autre mot, c'était comme si un courant correctif émanait de la maison, passait du carrelage poussiéreux à sa main et, vraiment, circulait à travers tout son corps.

Les carreaux étaient collés sur des briques d'un rouge profond disposées en motif et surmontées d'un manteau de chêne sombre également sale, mais

intact. Était-ce Gustav Stickley ou William Morris qui avait décrit l'idéal du mouvement Arts and Crafts, expliqué que la cheminée devait être une œuvre d'art du quotidien ? Elle avait l'air faite à la main et chaleureuse, et sa beauté résidait dans son utilité et sa simplicité : elle était froide, il lui fallait un feu. L'être l'attira, la convia à s'asseoir. Elle comprenait maintenant que la cheminée puisse constituer une forme de culte séculier. Elle s'imaginait qu'elle lui permettrait de se sentir proche de quelque chose d'élémentaire. ("Évidemment, il faudra faire contrôler la cheminée.") Pour rester saine d'esprit durant les longs hivers de Syracuse, Sam avait besoin de cette belle cheminée ancienne qui dilapidait sa chaleur. Dans sa maison des *suburbs*, ils avaient un insert au gaz qui produisait des kilowatts de chaleur efficaces, régulés, ainsi qu'un bourdonnement de ventilation sourd et harassant. Le centre de la flamme était d'un bleu froid.

"Cette maison est inscrite aux monuments historiques sous le nom de Garrett House. Elle a même une page Wikipédia. Conçue en 1913 par l'architecte Ward Wellington Ward.

— Oui, j'ai lu ça dans le descriptif, dit Sam. Je connais son travail." Elle avait vu les plans de certaines de ses maisons à l'Association historique du comté d'Onondaga. Minutieux, au crayon de couleur et à l'encre. Les trois W de son nom, la répétition de "Ward" à chaque bout, le rythme bref-long-bref, le tout tracé dans cette graphie typiquement Arts and Crafts. Tout n'était qu'art, jusqu'à son nom.

"Ah, bien. Donc vous savez que ses maisons sont très spéciales. Garrett l'a fait construire en 1913, avant de mourir au cours de la Première Guerre

mondiale. Sa veuve y a vécu pendant des décennies. Puis la maison est tombée entre des mains négligentes, mais aucun des détails originaux n'est compromis. Clairement, elle a besoin d'être chouchoutée : installer le chauffage, revoir l'électricité, refaire la toiture, traiter les champignons. Peut-être refaire la cheminée. Améliorer l'évacuation des eaux au sous-sol. Renforcer les fondations. Mais c'est quand même une maison extra, non ?

— Oui", dit Sam.

Plus tard, elle roula jusqu'au grand Wegmans des *suburbs* et, pour le dîner, acheta du flétan sauvage, des dés de patate douce et des pousses d'épinards bios lavées trois fois. Elle prit également le fruit préféré d'Ally, la mangue, le muesli préféré de son mari, du granola sans céréales à la vanille, ainsi que plusieurs bouteilles de cette eau minérale allemande qu'elle aimait bien. Elle déposa les courses à la maison. Personne n'était encore rentré. Puis, au lieu de se mettre à la cuisine, elle remonta en voiture et repartit en ville. Il était presque dix-huit heures et le soleil commençait à se coucher. Illuminé d'en bas, irisé, le ciel avait son éclat de printemps et, tout en conduisant, elle regardait les nuages s'embraser de rose et d'orange à l'horizon. Elle retournait en ville parce qu'elle avait besoin de voir la maison dans cette lumière du soir, cette lumière ridicule, presque criarde. Elle atteignit la crête de la colline. Se gara dans la minuscule allée de la maison. Le toit était pentu et les bardeaux d'asphalte s'en détachaient. Mais. Les fenêtres en façade comme sur les côtés étaient orientées au couchant. La ville resplendissait de toutes parts et on eût dit qu'un océan s'étendait derrière les nuages, qu'il y avait comme un immense

lac ou rivage. Il devait bien le savoir, Ward Wellington Ward, l'architecte. Il avait pensé au ciel et aux arbres lorsqu'il avait dessiné sa maison ; il savait combien on avait besoin de ces couchers de soleil de début de printemps, à Syracuse, même s'ils miroi- taient sur trente centimètres de neige.

Elle sortit la carte de visite de la poche de son manteau et appela l'agent immobilier. "Je la veux." Ces mots montèrent d'une zone reptilienne (ou paléo- mammalienne peut-être, ou limbique, ou sublim- bique) de son cerveau, d'une part d'elle-même qu'elle n'avait jamais soupçonnée. "Enfin, j'aimerais faire une offre. Aujourd'hui, c'est possible ?" Cela parut facile. Elle signa les papiers et fit un chèque d'acompte. La vie intérieure avait débordé pour devenir vie exté- rieure. Elle fit une croix pour indiquer qu'elle renon- çait à tout diagnostic préalable. En l'état.

Ce qui l'attirait vers la maison, c'était sa nature : cette maison était un paradoxe, à la fois rustique et élégante. Elle était conçue pour être fonctionnelle, mais émotionnellement fonctionnelle. Car au fond, qui a besoin d'un coin cheminée aménagé ? L'im- mense âtre était clairement inefficace. Elle valait par sa seule beauté, tout comme l'expérience de vivre vaut pour ce qu'elle est. On la sentait faite main, personnelle. Et pourtant elle puait l'artifice, l'"Arts and Crafts" censé recréer un sens nostalgique du foyer par une réappropriation cosy des cottages anglais et, étrangement, d'une certaine idée de l'église de campagne. Elle aimait aussi son état. Sale, croulante, depuis trop longtemps vide.

C'était une ruine. C'était sa ruine.

Elle monta dans sa voiture et jeta un dernier regard à la maison, peut-être pour graver son image

dans son cœur, comme on regarde partir un être cher. Sam remarqua un morceau de papier blanc glissé dans l'encadrement de la porte d'entrée. Elle descendit pour aller voir de quoi il s'agissait. Elle tira le coin du papier à deux doigts et sentit un grammage plus lourd que ce à quoi elle s'attendait. Presque comme une fiche bristol, mais plus petit et plus rectangulaire, tenant dans la paume. Elle le retourna. Il portait des caractères embossés, bleus sur fond crème :

ATTENTION : L'ECT ARRIVE

Sam haussa les épaules. L'ECT ? C'était quoi ? S'agissait-il d'une publicité ? D'un message religieux ? Ou d'une sorte d'avertissement ? Mais la qualité d'impression du message lui conférait poids et substance, alors elle glissa le petit carton dans la poche de son jean.

Elle reprit la direction de sa maison, dans les *suburbs*, et ce n'est qu'à ce moment-là, sur la route, qu'elle prit conscience qu'elle quittait son mari. Matt. Qu'elle partait vivre dans la maison délabrée en ville, dans la maison mal-aimée, oubliée, avec vue sur la ville mal-aimée, oubliée. Pourquoi ? Parce qu'elle seule en percevait la beauté. La maison était faite pour elle. Elle ne pouvait – ne devait – y résister. Et dire oui à cette version de sa vie signifiait dire non à une autre.